

2. PROBLEMES D'ENQUETES EN MILIEU NOMADE

par Edmond BERNUS (Géographe)

-:-:-:-:-

Un chercheur qui a abordé l'Afrique par les paysans noirs rencontre un certain nombre de difficultés spécifiques lorsqu'il vient travailler chez les nomades. Ce sont ces difficultés particulières et les différences fondamentales entre monde sédentaire et monde nomade que nous allons examiner.

A - Milieu sédentaire et milieu nomade.

1. Villages et tribus :

. chez les sédentaires : la notion de village et éventuellement celle de hameau sont subsidiaires. Mais le village (ou le hameau) est une unité de base que l'on peut repérer sur une carte ou que l'on peut y inscrire assez facilement ; c'est l'une des unités relativement fixes, au moins pour quelques cycles saisonniers, que le canton regroupe. Tous ces termes et ces concepts sont voisins de ceux connus en Europe car, ici comme là, nous sommes en présence de paysans.

. chez les nomades : on ne parle plus de villages, mais de tribus ou de fractions de tribus. Lorsque l'on consulte les recensements, on découvre des tribus de 100 comme de 2 à 3 000 personnes. Certaines sont subdivisées en une poussière de fractions portant le même nom générique et différenciée chacune par un simple chiffre (ex. : chez les Peuls de Tahoua : Gojawa, I, II... X...). Seconde difficulté : une tribu, ou une fraction même recensée en un seul bloc, n'a jamais de résidence groupée : elle est éparpillée, surtout en saison sèche, sur de très nombreux puits, en campements. Or, le campement est une unité essentiellement variable, qui se

regroupe et se disperse au fil des saisons. D'où, difficultés pour faire figurer une tribu sur une carte. On ne peut que cerner une aire de nomadisation où telle tribu a ses habitudes.

Au-dessus de la tribu, il n'y a pas de canton, mais le groupe qui rassemble un certain nombre de tribus. Cette terminologie est importée et nous y reviendrons plus loin.

2. a) Notion de terroir et de finage : c'est une notion liée au village. On peut, sur une carte, déterminer plus ou moins facilement les limites de l'implantation des terres du village. Cette notion ne se retrouve pas chez les nomades : le terroir est lié à des cultures qui fixent l'homme à un espace donné qu'il exploite. Pour le nomade, on ne peut déterminer qu'une aire de nomadisation. Chez les tribus sahéliennes, elle est double : d'une part celle de saison sèche, en général assez peu étendue et s'ancrant autour d'un certain nombre de puits auxquels la tribu est attachée ; cette aire varie d'une année à l'autre selon les circonstances climatiques, selon que les pluies ont favorisé un point ou l'autre ; en second lieu, il y a un nomadisme de saison des pluies, selon un itinéraire assez régulier : c'est un mouvement vers le nord qui suit la remontée estivale du Front Inter Tropical (FIT).

Chez certaines tribus touarègues, les habitudes de nomadisation très précises ne varient que dans le détail, ou sous la pression de la sécheresse et du manque de pâturages.

On trouve, par contre, chez les groupes Peuls nomades, un très grand détachement vis-à-vis du pays ou de la région. Une dispute entre nomades, un recensement pointilleux et la tribu décampe pour aller nomadiser à 100 ou 200 kms de là.

b) Notion politique de région, de territoire. Le nomade n'a pas la même idée de la terre que le paysan qui fait fructifier son sol. Le chef, à quelque échelon que ce soit, n'est pas un chef territorial, mais un chef de tribus et de groupes.

Chez les Touaregs, l'Amenokal commande une zone d'influence où nomadisent des tribus qui reconnaissent son autorité. Son rôle change lorsqu'il se sédentarise plus au sud et devient chef terrien. Dans de nombreuses régions, des Touaregs appartenant à des groupes politiques différents, nomadisent côte à la saison des pluies.

- Chez les Peuls nomades, on note un détachement beaucoup plus prononcé encore vis-à-vis de la région. Le chef, c'est l'Ardo, c'est-à-dire, le guide : il conduit sa tribu là où les conditions de vie sont les meilleures pour ses dépendants et leurs troupeaux.

En résumé, il n'y a pas de territoire ou de royaumes chez les nomades comme on en rencontre chez les sédentaires.

3. Le cycle annuel.

Les différences entre nomades et sédentaires rencontrées à propos de la notion d'espace, se retrouvent au sujet de la conception du temps, et en particulier, du cycle annuel. Pasteurs et paysans connaissent au cours de l'année des périodes d'abondance et de disette, mais ces périodes ne coïncident pas :

- Chez les paysans soudanais, la soudure se situe à la saison des pluies, avant que la récolte ne soit faite et alors que les réserves sont presque épuisées. L'abondance arrive en octobre-novembre, lorsque les céréales peuvent être récoltées.

- Chez les nomades, la soudure correspond à la dure saison chaude qui précède les pluies de mars à juin. Les pâturages sont desséchés, les mares vides ; seuls certains puisards et les puits profonds fournissent encore de l'eau. C'est l'époque des travaux les plus rudes de traction aux puits, pour abreuver hommes et animaux. Le lait devient de plus en plus rare. C'est la saison la plus pénible des plus fortes chaleurs où hommes et animaux sont sous-alimentés. Lorsque les pluies reviennent en juillet et surtout en août, les animaux reprennent des forces et donnent du lait. C'est alors, pour les nomades, la cure lactée : il n'est plus nécessaire d'abreuver les animaux qui trouvent l'eau stagnante dans tous les bas-fonds.

La conclusion de cet état de choses est que les deux économies sont complémentaires : les nomades, qui consomment tous du mil, ont besoin de se fournir en céréales à cette période de soudure où le lait se fait rare. Ces remarques montrent les grands traits qui différencient ces deux milieux dès le premier abord. L'étude du monde nomade pose donc des problèmes particuliers aussi bien dans l'enquête qualitative que dans l'enquête quantitative.

B - Enquête en milieu nomade.

1. L'enquête qualitative.

a) problèmes de localisation : lorsqu'on étudie une région, ou un groupe nomade donné, la première difficulté consiste à localiser les tribus. Chacune d'elle est dispersée en un nombre de campements variant selon les saisons : la dispersion est maximum lorsque les mares sont en eau et qu'il n'y a pas de regroupements forcés autour des puits profonds. La difficulté primaire est de retrouver sur le terrain un campement nomade : un campement Peul Bororo est quasiment invisible puisqu'une haie d'épineux seule le matérialise.

- En plus, de nombreuses tribus nomadisent une partie de l'année hors de la circonscription où elles sont recensées : les Touaregs de Tahoua sont dans le cercle d'Agadès pendant l'été.

- Les Peuls nomades, dont nous avons déjà dit la mobilité et le peu d'attachement à la région, ont souvent quitté une circonscription pour nomadiser sans retour plus au nord : les lenteurs administratives font qu'ils sont toujours recensés dans les cercles où ils ne vivent plus jamais.

- Si les hommes sont difficiles à localiser, les troupeaux ne le sont pas moins : car les différentes variétés d'animaux, camelins, bovins, ovins, caprins recherchent des pâturages différents qui imposent l'éclatement des troupeaux.

b) Problèmes terminologiques (le cas des Touaregs).

. problème des noms de tribus : les nomades rencontrés et interrogés peuvent se définir de nombreuses manières : les noms de tribus sont souvent précédés de kel, mot signifiant "ceux de", "les gens de". Il est ainsi possible de composer n'importe quel nom avec un tel préfixe : des nomades peuvent se dire kel Mokhammed, des gens de Mokhammed, nom de leur chef, ou encore kel Azawak, ceux de l'Azawak, qui désigne toute l'immense région au nord de Tahoua, ou enfin kel Nan, nom véritable de tribu.

En second lieu, les nomades désignent souvent des tribus sous un nom particulier, inventé par les intéressés eux-mêmes : les Touaregs de l'Aïr, désignent ceux de Tahoua dans le nom de Tegarey-Garey, alors que ceux-ci se disent Iullemeden, kel Dinnik.

. problèmes de toponymie : il est difficile de répertorier les itinéraires donnés par des nomades : en fait, chaque particularité de terrain, rocher, dune, arbre remarquable porte un nom. Les cartes, même les meilleures, n'en portent qu'un nombre limité. D'autre part, il y a de nombreux toponymes semblables : ceux des noms d'arbres par ex. : l'accacia senegal est appelé in-tamat ou in tazzeit.

Plus au sud, où les Touaregs se sont implantés aux côtés des paysans, il existe souvent une double toponymie : celle officiellement adoptée est presque toujours celle des sédentaires, ex. : la rive droite du Niger est l'Arabenda pour les Touaregs, et rive Gurma pour les Songhay. Le village d'Ayorou est appelé Imawen par les Touaregs, ce qui signifie "les bouches", etc...

. Difficultés dans la terminologie des groupes humains.

- il y a ceux encore très vivants de la tradition : confédération, fédération, tribu : groupements politiques centrés autour du tambour de guerre (ettebel) qui matérialise le pouvoir de l'Aménokal.

- et la terminologie introduite par l'administration qui a remodelé ce peuple vaincu, en respectant plus ou moins les structures passées : on a disloqué les confédérations et les fédérations pour créer des unités comparables à celles du monde sédentaire : la tribu représente le village, le groupe, le canton. On en est arrivé à un puzzle incompréhensible si l'on n'a pas connaissance des mesures successives et souvent contradictoires prises par l'Administration. Des tribus se trouvent rattachées à un nouveau groupe, c'est-à-dire à un chef distant parfois de plus de 100 km.

c) Problèmes spécifiques aux Touaregs :

Ces problèmes sont liés à l'étude d'une société très diversifiée et hiérarchisée. Chaque confédération, et aujourd'hui chaque groupe, rassemble une série de tribus dans un cadre politique. Ces tribus sont venues se mettre sous la protection d'un Amenoka, d'un tambour de guerre (ettebel) : rien ne s'oppose à ce que ces tribus soient arabes, comme celles du nord de Tahoua (Daramshaka). Il peut s'agir aussi de tribus trouvées sur place par une confédération touarègue conquérante. La première conséquence est qu'on observe une très grande diversité de langages. Prenons l'exemple de l'Azawak, qui désigne la subdivision nomade de Tahoua.

- Le Tamasheg est la langue touarègue parlée par tous.
- L'Arabe est parlé par les tribus arabes du nord.
- De très anciennes tribus, installées au sud de l'Air avant l'arrivée des vagues suivantes, les Idalen, parlent une langue mixte, le Tagbalt, où termes Tamasheg et Songhay sont étroitement mêlés.
- De très nombreux idiomes (Talarlalt-Chinsar) sont particuliers à quelques tribus (kel erlal enniger-Attawari).
- Il existe une langue des forgerons.
- Les coutumes sont également très diverses selon les tribus, selon les catégories sociales : nob'es guerriers, tributaires, religieux, serviteurs, affranchis, etc...
- Il résulte, de cette diversité d'origine, une très grande diversité économique : l'élevage du chameau est plus important chez certains : celui des bovins ou des ovins chez d'autres etc... L'élevage peut être laitier ou fait en vue du transport caravanier, etc...

Ces diversités de tribu à tribu, montrent que chaque exemple est chez les Touaregs un cas particulier.

Chez les Peuls nomades, au contraire, la diversité est beaucoup moins grande, dans une société égalitaire centrée sur le seul élevage bovin. La difficulté de l'étude de la société touarègue provient du fait que l'on se retrouve en face d'une société globale, hiérarchisée, dont chaque élément était solidaire de l'autre.

2. L'enquête quantitative.

On retrouve ici toutes les difficultés déjà décrites, dispersion, localisation auxquelles s'ajoutent les difficultés de repérage des tribus ou des familles que l'on peut tirer au sort sur un cahier de recensement. Deux exemples l'attestent :

a) Enquête sur les Maures. (cf. La moyenne vallée du Sénégal, Paris, P.U.F., 1962) On renonce à tirer des tentes sur les cahiers de recensement, car elles sont trop dispersées et trop difficiles à retrouver : deux tentes observées par tirage ont peu de chances de se trouver dans le même campement ou même dans des campements voisins.

On a préféré opérer par tirage des campements : mais on ne connaissait pas la liste des campements : on a tiré à partir de là 0,5 % des tentes recensées. On étudie ensuite les campements dont faisaient partie ces ten-

tes : sur 62 tentes de base servant à déterminer les campements à étudier, 22, soit 35 %, n'ont pas été retrouvées sur le terrain (soit en raison du décès du chef de la tente, soit par une mauvaise transcription des noms).

b) Autre exemple : une enquête économique et pastorale menée en 1963 au Niger dans la subdivision nomade de Tahoua (cf. Etude démographique et économique en milieu nomade. INSEE. Coopération. SEDES, Paris 1966, 2 fascicules).

L'enquête, prévue au départ pour toute la zone nomade, fut réduite à une seule circonscription. Les difficultés du terrain obligèrent les responsables à remanier constamment leurs méthodes : 1 fascicule de l'enquête est consacré exclusivement à la méthodologie. En définitive les résultats furent très décevants, eu égard aux moyens mis en oeuvre. Très modestement, les auteurs concluent que cette enquête leur a permis de jeter les bases d'une méthode en zone nomade. Six méthodes furent successivement utilisées : les changements furent opérés en cours d'enquête, à la fois par approximations successives et par le fait que les méthodes utilisées en saison sèche n'étaient plus valables en hivernage.

L'enquête quantitative en milieu nomade se heurte à des difficultés majeures de repérage. Un chef n'est pas toujours capable d'indiquer l'emplacement des tentes de sa tribu. De plus, les distances, la possibilité et la facilité qu'a tout nomade de se dissimuler et de cacher ses troupeaux, rendent tout comptage numérique aléatoire.

En conclusion, on peut dire que l'étude du milieu nomade demande au chercheur de se débarrasser d'un certain nombre de concepts liés au monde paysan dont il a l'habitude. Il lui faut faire un effort pour pénétrer une mentalité très différente et acquérir une perception nouvelle du temps et de l'espace.